

NUMERO 307

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



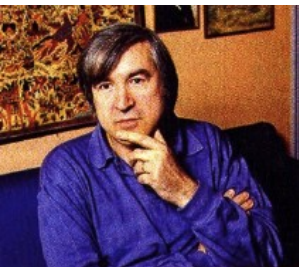
RALENTIR... TRAVAUX !

La cure la plus brève de Lacan

Pierre Lepère, *Le locataire de nulle part*, éditions de la Différence, coll. Clepsydre, Paris, 2013, 78 p., 10 €

Long feu

Il l'a rencontré il y a une bonne quarantaine d'années. Pressé entre les uns et les autres dans la petite foule du cocktail Gallimard, soudain Lacan, face à lui. Quelqu'un, il ne sait plus qui, le présente, et la voix porte : « avec ce nom, pas d'analyse ! »



Pierre en rit encore. Il n'est pas pour autant « anti- », mais son affaire c'est la poésie, depuis toujours. Même s'il a cru la quitter – s'était-il senti abandonné d'elle ? – après des passages par le roman, historique ou non, l'essai (lire *L'Âge du furieux*, dans la collection de Michel Chaillou chez Hatier) ou la biographie (sa merveilleuse *Jeunesse de Molière*, cf. la bibliographie ci-dessous), il y revient aujourd'hui avec *Le locataire de nulle part*, et c'est un bonheur. Il y revient, et démontre, par « le ciel des antipodes » (p. 43), au gré du vierge, du vivace et du bel aujourd'hui que Jam loue dans *Diva* – preuve s'il en fut qu'il est... à louer – que revenir est possible, à condition d'accepter un hébergement de fortune dans un train de quatrains d'hexasyllabes, que vent traverse et emporte, car ce qu'annonce son incipit est vrai et absolu : c'est en nulle part – comme on dit encore « en Île-de-France », ce qui souligne qu'en nulle part bien plus qu'ailleurs la précarité est devenue vertu inexpugnable – qu'il vous assigne et vous

met en demeure, vous qui lisez et que chaque vers va déséquilibrer comme un pas – un vers, un pas – vers le suivant, jusqu’au dernier, sans vous laisser la moindre liberté de mouvement, sinon celle, familière honnie-chérie, à peine avez-vous entrepris de l’ouvrir, de sortir fumer dans le couloir en l’oubliant sur la banquette, pour vous retrouver, l’effleurant à nouveau, sans y entrer car votre iphone vibre, au lieu d’y mettre de ce fameux vôtre que vous nourrissez en secret pour un Autre qui n’existe pas et ne vous rendra au centuple que cent fois rien.

Ceux-ci sont des hexasyllabes

Ayant le privilège de côtoyer Pierre Lepère de loin en proche depuis *Les antipodes* [1976] et tant aimé *L'imprévu de tout désir* [1990], lisant *Le Locataire de nulle part* à voix haute pour mon seul public qui est ce matin mon chat Câlin (déjà ainsi nommé au refuge où je l’ai trouvé) comment n’aurais-je pas pensé à *Une vie ordinaire*, elle coulée en octosyllabes ? Mais autant l’attaque de Pierre est imprévisible – on ne sait jamais d’où le trait va partir, s’il n’est pas arrêté déjà, fiché ailleurs dans le vers d’un autre qu’il serait seul à lire encore et vous en serez quitte pour l’ignorance – autant s’entend dans le doigté de Perros la variation infinie sur l’unique trait toujours refaçonné et repoli, me disais-je,... quand soudain, c’est le film de Lee Chang-Dong, *Poetry* [2010], qui s’est imposé avec son aura de lumière tenant lieu du monde, le nôtre et contemporain sans doute, mais porté par une langue si inconnue qu’elle nous tient en respect et en lisière, nous séparant de lui autant que celle que nous parlons, la belle langue morte que Jam se plaît, nous dit-il, à ranimer pour mieux la courtiser, l’éveiller que sais-je ? Dans ce pays lointain, donc, – mais que veut dire lointain si l’on songe à la course amoureuse éperdue d’un lièvre de Patagonie qui s’y rendit en un éclair de jet et de même en revint – les membres d’un peuple supposé vivre comme vous et moi sous le joug enviable du XXI^e siècle occidental par eux revendiqué et conquis dit-on de mémoire de nations zunies, ne s’en apprêtent pas moins, ayant fait toilette et pris quelque rapide collation retour du bureau ou de l’atelier, deux ou trois fois la semaine, à ressortir en début de soirée pour se rendre parfois loin de chez eux et seuls dans une vaste salle bientôt comble où se presse un public nombreux venu là écouter des poètes, d’hier et d’aujourd’hui [salut à Seghers, sans nostalgie] lire leurs poèmes... Et de rire à gorge déployée, et de pleurer bruyamment (ensemble ?), preuve que le quotidien est un mot dont la signification ne s’épuise en aucune langue, et nulle part.

Comme elle s’est bien passée de nos services, la petite dame de *Poetry*. Voilà que la science la diagnostique Alzheimer. A l’occidentale, en deux coups de cuiller à pot, sans barguigner, efficace, dans un dispensaire préfabriqué. Elle écoute, se fait bien expliquer la chose, elle a compris. Ordonnances, nouveau rendez-vous. La porte, la rue, le bruit. Elle vacille, on la secourt un peu, on la requinque obligeamment, elle se reprend. Et nous, par la main, qu’elle a séduits, nous amoureux, touchés à ce qu’il nous reste de cœur et qu’elle fait battre, on l’accompagne, on ne la quitte plus, comme elle s’en retourne et nous invite à faire sa connaissance, au moment où elle va se séparer

d'elle-même et de tout ce qui a fait sa vie, où elle a lu sa mort annoncée dans un fait divers, liminaire.

Comme elle règle les choses, dans le temps qu'il leur faut, sans rien en perdre ! Comme elle n'oublie rien, encore, de ce qui compta et valut à ses propres yeux, classant, jetant, écrivant ! Comme elle se concentre sur ce qui est la cause de sa vie et la dépasse : ce petit-fils qu'elle héberge, qu'elle élève, fils de sa fille enfuie qui téléphone à peine. Quelle mesure dans ses silences ! Quelle portée dans le moindre de ses mots ! Quelle justesse dans son plan ! Quelle justice dans ses ruses et les moyens qu'exige cette fin... Un chef d'œuvre : une clinique « à plusieurs » en un seul petit morceau de parlêtre, conçue dans le silence de l'amour véritable, l'évidence d'une conjonction secrète entre un devoir et un désir, et la poésie, qui fait vivre et mourir comme on a vécu, sans faire de bruit.

Vive la vie des poètes après la mort

Ce sont « tous les poètes » qu'on entend parler, rire et pleurer dans *Le locataire...* de Pierre Lepère qui les connaît par cœur, tripes et boyaux, hypothalamus et, *all inclusive*, cortex, neurone Marilyn compris :

Il joue des coudes, risque

Une halte sacrée

Sa voix serre en secret

Les surprises logiques

J'aurai donc isolé, pour le citer quand même, un quatrain, emportée par les bouts de corps qui se sont invités dans ma phrase précédente, qui fait place aux coudes dont il joue, dit-il – que faire d'autre avec des coudes et de la langue ? – pour faire, non une fin, mais une pause sur « la halte sacrée », comme sur la halte brève et qui résonne encore de l'interprétation lacanienne et comme, aussi, la sonnerie du téléphone, dans le vide de la nuit tombée sur *Poetry* devenu le tombeau de la grande petite dame.

Quel lieu a-t-il ici interprété ? Encore une institution de nostalgie, ce cocktail. Brisons-le, brisons-là, et buvons la langue des poètes, « à mains nues sur les quais » (p. 70) depuis toujours et depuis Malherbe, tant qu'il y aura des quais, pour ou contre.

Nathalie Georges-Lambrichs

Bibliographie :

Les Antipodes, poèmes, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Le Chemin », 1976, 102 p.

Création poétique et poésie : de l'aube de la Renaissance au crépuscule du romantisme, essai, Paris, Éditions Bordas, coll. « Littérature vivante », 1990, 127 p.

L'Imprévu de tout désir, poèmes, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Le Chemin », 1990, 112 p.

L'Âge du furieux, 1532-1859 : une légende dorée de l'excès en littérature, essai, Paris, Éditions Hatier, coll. « Brèves littérature », 1994, 237 p. - rééd. la Différence, 2006.

L'Héritage de la nuit, roman, Paris, Éditions de La Différence, coll. « Littérature », 1995, 214 p.

Monsieur d'ailleurs, roman, Paris, Éditions de La Différence, coll. « Littérature », 1996, 255 p.

L'Étoile absinthe, Paris, Éditions Verticales, 1997, 197 p.
L'Ami d'Angelo, littérature jeunesse, Paris, Éditions Gallimard Jeunesse, coll. « Page blanche », 1999, 137 p.
La Jeunesse de Molière, ill. de Philippe Mignon, littérature jeunesse, Paris, Éditions Gallimard Jeunesse, coll. « Page blanche », 1999, 208 p.
Au nom de la Pompadour, roman, Paris, Éditions Flammarion, 2001, 266 p.
Le Petit Anarchiste, roman, Paris, Éditions de La Différence, coll. « Littérature », 2001, 141 p.
Fragile paradis, roman, Paris, Éditions Berg International, coll. « Monde à part », 2002, 93 p.
La gloire est un éclat de verre, roman, Paris, Éditions de l'Archipel, 2002, 255 p.
Les Lèvres de la Joconde, roman, Paris, Éditions de l'Archipel, 2003, 283 p.
La Dame de Provins, roman, Paris, Éditions de l'Archipel, 2004, 230 p.
Un couple désespéré, roman, Paris, Éditions de La Différence, coll. « Littérature », 2006, 287 p.
Cœur citadelle, poèmes, Paris, Éditions de La Différence, coll. « Clepsydre », 2008, 76 p.
La Folarde, roman, Paris, Éditions de La Différence, coll. « Littérature », 2009, 144 p.
Le Ministère des ombres, roman, Paris, Éditions de La Différence, coll. « Littérature », 2010, 256 p.
Un prince doit venir, roman, Paris, Éditions de La Différence, coll. « Littérature », [2011](#), 288 p.
Le Locataire de nulle part, poèmes, Paris, Éditions de La Différence, coll. « Clepsydre », [2013](#), 80 p.

Marcela et son *tout-seul*

Dans les jours qui ont suivi sa condamnation par le juge des référés du tribunal de grande instance de Paris, je me suis procurée l'ouvrage *Belle et bête* et l'ai lu. J'ai ensuite proposé à la Commission Pipol d'emboîter mon pas. Un débat électronique a eu lieu, une semaine durant sans discontinuer ! La Commission s'est passionnée, divisée, embrasée et finalement apaisée ! Une première interprétation [du nouveau titre de Pipol 6](#) proposé par Jacques-Alain Miller, « Après l'Œdipe les femmes se conjuguent au futur », en est sortie. Certes, Marcela enflamme, mais pas seulement ! J'ai aimé ce livre parce qu'il a fait vibrer en moi quelques cordes sensibles.

La femme et la vérité

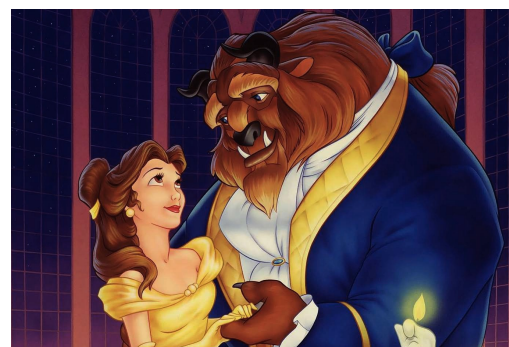
Enfant, j'ai très tôt été fascinée par un personnage féminin de l'Histoire de France : Jeanne d'Arc. Je suivais avec ma grand-mère le théâtre de son procès mis en scène et diffusé sur le petit écran. J'ignorais à l'époque que ce théâtre deviendrait plus tard celui de mes songes les plus privés et donnerait ensuite son cadre au fantasme : une femme est sacrifiée. Bien après, dans mon témoignage de passe, j'ai fait état de la figure christique sublimée, nom d'Idéal, capiton de ma fenêtre fantasmatique ; mais jamais celle plus hideuse qu'elle masquait : une femme est brûlée vive. Je l'ai évoquée par le biais d'une phobie, ensuite par celui d'une fiction pulsionnelle, montage, fait d'une bouche, de regards et de feu.



Dans la passe, la fiction est un recours nécessaire pour parler de l'intime, sans en violer son secret. Je m'en suis donc tenue à la version du corps cloué, ensuite à celle du corps bouffant-bouffé et j'ai laissé dans l'ombre l'évocation du corps calciné. Sans figure, sans représentation, le corps consumé n'émeut pas. Il n'est que ruine, désastre, anéantissement. Tentation et risque suprême. Pensons aux kamikazes, et à leur traduction surmoïque de l'énoncé

bien connu des lacaniens : « Père ne vois-tu pas que je brûle ? » Cendres ou poussières, il se confond avec l'innommable qui gît derrière le masque. Lacan dans sa préface à l'Eveil du printemps fait de l'Homme masqué, un des *Noms-du-père* et donc un des noms de *La femme* qui ne s'écrit qu'à barrer le *La*. L'Homme masqué tire vers la vie. Le masque lui, voile l'impossible à dire le rapport sexuel et la mort. Lacan a formulé l'impossible écriture de la femme et du rapport sexuel. Entendez, *La femme* et non *les femmes*. Elles, au contraire, sont vivantes, incarnées, elles regardent du côté de la vie, tout comme l'homme masqué de Wedekind. Elles s'écrivent au singulier pluriel et même se conjuguent au futur ! Jeune femme, ma terreur du feu a fait rempart contre le ravage que comportait le fait de parler et surtout de dire *La vérité*. Lacan évoque dans son séminaire *Encore*, l'affinité de la femme avec la vérité, mais il souligne à cet égard que l'une et l'autre ne peuvent que se mi-dire. Ainsi, à ma façon un peu kamikaze, la vérité m'a très tôt brûlée. Plus tard, mon amour pour elle s'est révélé explosif. L'analyse m'a appris à m'en faire le démineur. Le déminage implique un savoir sur le fonctionnement de la bombe (pulsionnelle) et en retour un savoir-y-faire. Avec la psychanalyse, il n'est pas question d'ignorance ni d'apaisement thérapeutique. Avec elle il s'agit d'abord de laisser tomber son masque pour aller jusqu'au bout et toucher à l'horreur de sa vérité monstrueuse, celle du réel de sa jouissance. En cela l'AE (1) est une sorte de saint moderne. Il se risque à dire un bout de sa jouissance qui fait son humanité, même si de l'intime il fait un discours public, ré-habillé par la fiction menteuse.

A la lecture de *Belle et bête*, la corde de l'audace féminine qui se risque à dire la vérité sur l'horreur de la jouissance a certainement et à nouveau vibré en moi. Soulignons que la jouissance est ce qui fait notre humanité et non notre animalité. On imagine mal en effet une truie jouir de l'idée d'être une truie ! Il faut être détraqué par le langage pour concevoir une chose pareille ! Mais de dire la vérité, sa vérité, l'auteure en a payé le prix. Elle a été quasi unanimement décriée,



accusée d'être sans foi ni loi pour avoir révélé la vie privée de son partenaire. Elle l'aurait même fait, dit-on, aux fins de le traîner dans la boue. Elle serait alors celle qui a châtré l'homme aimé en écrivant un livre assassin. Le retournement de l'amour en haine dévoilerait in fine la fiction œdipienne que recouvrait l'amour pour le cochon. Autrement dit, ce récit scandaleux aurait eu comme visée de confirmer l'adage populaire selon lequel les hommes sont tous des cochons, pour le bonheur ou le malheur des dames. L'une d'elles, l'héroïne, faisant exception par son acte d'écriture, estocade finale mettant la bête au sol ! Vengeance féminine suprême s'exerçant dans la mise à mort de l'amant ? Ou érotisme sublime... ? L'un et l'autre ? Pourquoi pas ? C'est une lecture possible qui en retour départage les pour et les contre ce procédé littéraire.

L'auto-érotisme tourne court

Si l'inconscient vibre (à grande échelle) à la lecture de cette auto-fiction, s'il est ému, scandalisé ou révolté, il peut aussi en être instruit. Aussi, ai-je abordé



Belle et bête à la lumière du dernier cours de JAM : « Les tout-seuls » (à paraître cette année). Je me suis laissée enseigner par un récit témoignant au plus près d'un fonctionnement pulsionnel singulier. M. Iacub conduit le lecteur au plus proche de sa rencontre avec la jouissance de son partenaire pulsionnel. La pulsion orale et sa

réversibilité serait le commun dénominateur de la rencontre des deux. Deux tout-seuls se fréquentent et échouent à faire lien. Lacan dit dans son séminaire *Encore* que si le rapport sexuel n'existe pas, néanmoins la liaison, elle, existe. Plus tard il nous apprend que ce avec quoi on fait lien, c'est le symptôme. Le symptôme fait lien, d'où le titre d'un autre cours de J.-A. Miller, tout autant essentiel pour lire *Belle et bête* : « Le Partenaire-symptôme ». Dans le récit de M. Iacub, les amants ne font pas vraiment lien. L'auteure décrit fort bien l'impossible lien ou liaison durable, ne serait-ce même que dans le moment ou l'espace des brèves rencontres qu'ils ont eues. Elle ne peut créer un lien à partir de son fantasme de dévoration, puisque dans le cas de son partenaire-cochon, la pulsion ne s'articule pas au désir. Elle rend avec perfection la rhétorique du UN de la jouissance où l'autoérotisme de la pulsion cannibalique se jacule, sans pour autant s'articuler à l'Autre. Jaculation qui la percute, résonne en elle tout en la laissant toute seule. La pulsion orale auto-réversible est poussée assez loin de sorte qu'elle objecte à tout lien amoureux. Ceci illustre parfaitement ce que J.-A. Miller met en lumière dans son dernier cours à propos de la pulsion du Un. Le récit de M. Iacub dénuce ce point et montre comment la pulsion ne s'embarrasse pas de l'amour. Ce qui ne veut pas dire que la pulsion se passe complètement de l'Autre, mais l'Autre est ici réduit à son corps, réellement. De là, elle en déduit les coordonnées du passage à l'acte final (fait ou fiction, peu importe ici). « Ces rencontres que j'avais tant aimées n'étaient pas une espèce de sublimation, une forme de sexualité alternative, une perversion fantasmatique, mais un avant-goût. Ce que voulait le cochon était me dévorer. Comme tu ne pouvais pas le laisser faire, comme c'était dangereux, il devait se contenter de ces étranges séances que nous avons eues pendant sept mois... »

Avec *Belle et bête*, l'auteure nous emmène au pays des « Tout-seuls », réalité ou fiction post-oedipienne. M. Iacub s'y inclut et ne dénonce pas ce qui d'elle-même l'a conduite au bord de l'abîme. Elle en fait le constat. L'écriture lui sert, non pas à accuser, mais comme elle le note elle-même, à se préserver d'un danger.

Patricia Bosquin-Caroz

(1) : « Analystes de l'École », psychanalystes qui, au terme d'une procédure dite de la « passe », sont jugés susceptibles par la commission responsable dans chaque école de l'AMP, de témoigner des problèmes cruciaux de la psychanalyse.

Diva



retrouver le blog de Jacques-Alain Miller, [Diva](#), sur le site de *La Règle du Jeu*



Sollers : des papes, le big bang et la douleur de Michel Houellebecq

Quand un pape rencontre un pape, de quoi parlent-ils ? C'est la première question de Philippe Sollers dans cette chronique, qui n'en manque pas.

À retrouver [ici](#)

Rendez-vous

DÉSIRS &
Journée d'étude clinique et psychanalytique
DROITS

Disposer de son corps

Samedi 6 avril 2013 de 9 h à 17 h

Assemblée nationale, Salle Victor Hugo,
101 rue de l'Université, 75007 Paris

Entrée gratuite mais inscription préalable obligatoire par mail : disposer_de_son_corps@yahoo.fr
Envers de Paris, Section clinique Paris 8, Section clinique Paris-IdF, ACF-IdF



Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente [eve miller-rose](#) eve.navarin@gmail.com

rédaction et diffusion [anne poumellec](#) annedg@wanadoo.fr

conseiller [jacques-alain miller](#)

▪ rédaction

coordination [anne poumellec](#) annedg@wanadoo.fr

comité de lecture [pierre-gilles gueguen](#), [jacques-alain miller](#), [eve miller-rose](#), [anne poumellec](#),
[eric zuliani](#)

édition [cécile favreau](#), [luc garcia](#), [bertrand lahutte](#)

▪ équipe

▪ pour l'institut psychanalytique de l'enfant [daniel roy](#), [judith miller](#)

▪ pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole [graciela brodsky](#)

-Lacan Quotidien au brésil [angelina harari](#)

-Lacan Quotidien en espagne [miquel bassols](#)

-pour Latigo, [Dalila Arpin](#) et [Raquel Cors](#)

-pour Caravanserail, [Fouzia Liget](#)

-pour Abrasivo, [Jorge Forbes](#) et [Jacques-Alain Miller](#)

▪ traductions [chantal bonneau](#) (espagnol) [maria do carmo dias batista](#) (lacan quotidien au brésil)

▪ designers [viktor&william francoizel](#) vwfcbzl@gmail.com

▪ technique [mark francoizel & olivier ripoll](#)

▪ médiateur [patachón valdès](#) patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ ecf-messenger@yahogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : philippe benichou

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : oscar ventura

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : anne lysy et natalie wülfing

▪ EBP-Veredas@yahoo.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela associação mundial de psicanálise (amp) em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : maria cristina maia de oliveira fernandes

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR **CLIQUEZ ICI.**

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (anne poumellec annedg@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫

Paragraphe : Justifié ▫ Notes : *manuelles* dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •